

Petits coups d'oeil sur un grand théâtre

Patricia Belzil and Lynda Burgoyne

Number 81, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25356ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belzil, P. & Burgoyne, L. (1996). Petits coups d'oeil sur un grand théâtre. *Jeu*, (81), 32–49.

Petits coups d'œil sur un grand théâtre

Mère et Enfants

Compagnie Victoria
(Belgique flamande)

Entre un grand rouquin efflanqué et survolté qui imite Mike Jagger, une gamine solitaire qui se balance en affichant un air ennuyé, un garnement perché sur le frigo, un garçon potelé, un père encombrant et une belle-sœur caractérielle, la mère sollicite l'attention ou gronde sans conviction. Ils sont moches, leur vie est moche. Pour exprimer leurs émotions et remplir le vide des longs dimanches, ils font du *lipsync* sur leur musique préférée, pop rock pour les uns, *Ave Maria* pour la reine du foyer. Même le personnage fantasmatique de l'Homme de rêve, qui traîne son désœuvrement dans le quotidien de la mère, est un homme de rêve *cheap*, dans son habit de vinyle blanc... Jamais, auparavant, je n'avais assisté à un spectacle pour adolescents aussi dérangent. À dix ans, peut-on voir du théâtre miroir aussi noir sans en sortir précocement dégoûté de la vie ?

Patricia Belzil

Une mère. Une de ces sortes de mère comme on en rencontre dans tous les quartiers populaires de toutes les villes, de tous les pays. Ce personnage hirsute aux cheveux en bataille en a, du moins, toutes les apparences. La frénésie de ses gestes aussi bien que le ton excédé sur lequel elle s'adresse à sa ribambelle d'enfants témoignent de son mode de vie. Cette pièce de la Compagnie Victoria brise les conventions théâtrales. Sans trame dramatique linéaire, les comédiens mal vêtus s'élancent à travers des meubles démodés, au gré de poursuites effrénées, sur des rythmes et des musiques endiablées que seuls les tympanes de nos adolescents arrivent à supporter sans grimper aux rideaux. Ce théâtre se veut une espèce de tableau adapté à l'esthétique de la médiocrité contemporaine, tout cela à l'image de notre monde barbare où la tendresse, quand par hasard elle se montre, se fait plutôt discordante.

Lynda Burgoyne



Photo : Phile Deprez.

Le Pont de pierres et la peau d'images

**Compagnie Jacinthe Potvin, les Coups de théâtre et
le Théâtre les Gens d'En Bas (Québec)**

Voilà une curieuse chose que ce spectacle. D'abord un texte superbe. Une très belle histoire, qui n'a peut-être par ailleurs rien de théâtral. Un « chant dit » nous prévient-on. Une étonnante poésie, en fait, une fable sur l'utopie d'un monde sans guerre où l'amitié régnerait en tout et sur tous. Malheureusement, ce beau conte m'a laissée indifférente. Peut-être suis-je trop blasée pour ce genre d'histoire. Ou peut-être n'ai-je tout simplement pas compris ce que venait faire ce chœur d'enfants dont la présence hésitante et embarrassée m'a semblé alourdir le tout.

Lynda Burgoyne

Une expérience d'oratorio pour enfants, ce n'est pas banal en soi, et il faut souligner l'audace de ce choix par Jacinthe Potvin, qui signait la mise en scène d'un texte de Daniel Danis. Dans la salle, les enfants semblaient attentifs. J'avoue ne pas avoir partagé cet intérêt pour un spectacle trop propre, un peu ronronnant... devant lequel j'ai eu parfois l'impression d'un oratorio donné par des premiers communiant.

Patricia Belzil



Valérie Blais et Robin
Aubert, avec le chœur
d'enfants. Photo :
Jacques Bérubé.

Thérèse et Simon

Compagnie Loyal du Trac (Communauté française de Belgique)

Lorsque l'on est timide comme Thérèse et gauche comme Simon, la déclaration d'amour peut prendre des allures de joyeux casse-tête. L'arrivée inopinée d'un bébé, que l'amoureux recueillera sur le pas de sa porte, n'aidera pas ce dernier à se dépêtrer de son embarras. Comment en arriver à séduire sa jeune et douce voisine dans ces conditions ? De merveilleux comédiens, acrobates à leurs heures, nous entraînent dans des pirouettes qui nous font nous tordre de rire en plus de rendre ces personnages particulièrement savoureux par leur grande simplicité.

Lynda Burgoyne



Jean-Pierre Pagliari
(Simon) et Sandrine
Hooge (Thérèse).
Photo : Vincent Itterbeek.

Si mademoiselle Thérèse et monsieur Simon, en leur qualité d'éternelles figures d'amoureux maladroits, devaient obéir aux impératifs de la tradition, en revanche les inventives acrobaties, un décor simple et astucieux (une palissade devient la façade de la maison) et de joyeuses idées de mise en scène (le landau téléguidé du bébé, amusante touche de progrès dans cette ambiance surannée), conféraient à ces archétypes une indéniable et séduisante fraîcheur.

Patricia Belzil

Le Champ

Théâtre du Gros Mécano (Québec)



Sébastien Delorme,
Jack Robitaille et Paul-
Patrick Charbonneau.
Photo : André Rigaud.

Dans un champ de blé frémissant, un enfant fugueur, en haillons, rencontre un chasseur bourru, énigmatique, effrayant. On entend des détonations, une fusillade en arrière-plan ; c'est la guerre. La nuit arrive ; de la cabane mystérieuse où l'adulte s'est enfermé, des bruits insolites d'animaux variés – on dirait une fête – parviennent au garçon qui reste dehors, seul et affamé. Le lendemain, il est réveillé par un gnome, mi-animal mi-humain, avec lequel il se lie d'amitié, jusqu'à ce que le chasseur entraîne le monstre au bout d'une laisse vers le champ des combats présumés. On comprend alors que l'homme des bois y soigne des animaux blessés ; l'enfant a surpris le secret du champ...

Ce monde d'obscurité et de terreur, de sang et de douleur exerce un envoûtement stupéfiant. Comme si le monde paradisiaque de nos amies les bêtes avait succombé à la démence, la pièce met en scène la cruauté et la folie des hommes (guerre, chasse, pièges...). On y parle de plaies, de soins, parfois inutiles, de mort, de deuil, d'enterrement. Macabres, ces rituels de désolation ? Manichéen, cet antagonisme du bien et du mal ? Pas du tout ! Le silence révèle la compassion, l'horreur attire l'altruisme et une immense tendresse. L'Humain, en dépit de sa vilaine apparence, protège la vie ; c'est au tour de l'enfant d'apprendre à soigner.

Ce sujet noir donne lieu à une courageuse allégorie de l'engagement et de la responsabilité. Conte d'aujourd'hui, qui ne renonce ni au diable ni au fantastique, dans une économie de dialogues étonnante, ce rêve broyé d'un monde naturel permet à des cœurs libres et généreux de rebâtir la paix, au-delà de la peur, de la souffrance, de l'effondrement. Âmes sensibles, attention : un théâtre d'une telle qualité, chantre d'un espoir crédible, c'est un cadeau sans prix dans notre civilisation en crise.

Guylaine Massoutre

Zoé perd son temps
Théâtre de l'Œil (Québec)

Portée par un texte fort en rebondissement, signé Michelle Allen, voilà une histoire fantastique sur le thème du temps qui, ma foi, sait réjouir tout son public. Zoé cherche sa montre aux Objets trouvés... mais c'est au Pays du Temps fou qu'elle devra la récupérer, envers et contre tous les ingénieurs du temps, les Aiguilles du temps, et autres anxieux personnages qu'on jurerait échappés du Pays des merveilles. La scénographie de Richard Lacroix et les marionnettistes du Théâtre de l'Œil servent avec plein d'astuces cet univers, mis en scène par Martine Beaulne¹.

Patricia Belzil

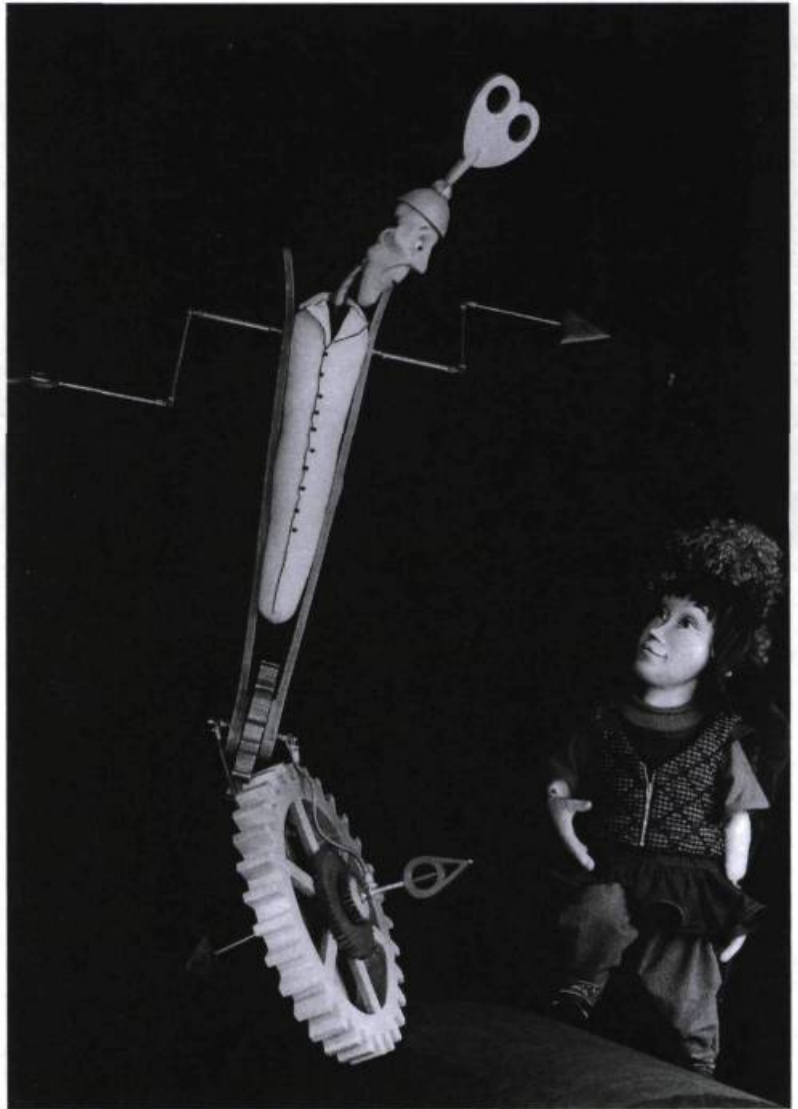


Photo : Léon Gniwesch.

1. Voir ma critique de ce spectacle, présenté pendant la saison 1995-1996 à la Maison Théâtre, dans *Jeu* 78, 1996.1, p. 206-207.

Les Pompiers Théâtre Wederzijds (Hollande)



Loek Beumer, Peter Drost, Jan Elbertse, Koos Elfering et Bram Kwekkeboom. Photo : Clemens Boon.

Quel étonnement de voir ces grands gaillards costauds – d'un gabarit si rare sur nos scènes, surtout enfantine – jouer les pompiers espiègles, tour à tour malicieux, boudeurs, ingénieux, s'amuser sérieusement avec des camions miniatures ou bâtir, à partir des objets qui traînent, un engin de plexiglas plastronné et oxygéné pour braver les flammes et la fumée ! Ce spectacle délicieux et franchement drôle nous offrait un second spectacle, aussi inhabituel : dans la caserne de la rue Rachel, les vrais pompiers, hôtes des lieux, n'ayant pu résister à la tentation, assistaient à cette représentation dont ils étaient les héros un peu ridiculisés quand les acteurs-pompiers s'adonnaient à leurs laborieux exercices... Mais ils étaient bien tranquilles, les pompiers : ce regard théâtral

taquin ne risquait pas le moins du monde d'ébranler l'admiration inconditionnelle du public, qui hurlait son indéfectible affection pour le corps de métier le plus populaire chez les enfants.

Patricia Belzil

Ils ne sont pas que drôles, ces pompiers hollandais, ils sont vrais ! On aurait dit des enfants à qui on a prêté une vraie caserne et qui jouent aux vrais pompiers ! Il fallait les voir raconter leurs exploits et se mettre en quatre pour accomplir ce que seul un héros-pompier digne de ce nom peut arriver à faire. Ce qui m'a frappée le plus dans ce spectacle, c'est en effet le plaisir évident, très communicatif, que manifestaient ces cinq comédiens dans leur jeu.

Lynda Burgoyne



Tempête et Vénétie

Compagnie Stella Den Haag (Hollande)

Quelle surprise, quelle découverte que ces deux spectacles, à mille lieues du théâtre d'ici ! Cette différence tenait-elle à la fantaisie si libre qu'on y respirait ou à la candeur désarmante de ces deux personnages d'enfants qui parlent à un petit oiseau du nom de Jacquot, hochent à peine la tête devant les bizarreries de leur monde où une ville imaginaire et un lièvre les font tour à tour prisonniers, et qui se mettent à chanter pour se donner du courage ou pour célébrer leur joie ? Au premier abord folkloriques, voire vieillots, ils se révélaient finalement très modernes, dégourdis et adeptes du Game Boy, ce jeu électronique qui se tient à la main. Le spectacle était donné en français, teinté d'un joli accent néerlandais, avec une seule petite adaptation : la décision enthousiaste des enfants d'aller à « la Ronde »... Par l'esthétique et le ton de ces spectacles, les petits Montréalais étaient plongés dans un bain culturel, tout empreint de la tradition germanique, où ils n'ont pas souvent l'occasion de tremper ; dans les personnages de Paula et de Tom, on reconnaissait les cousins du petit Émile de Suède et d'Hansel et Gretel.

Patricia Belzil

Pour ses deux spectacles, la Compagnie Stella Den Haag a obtenu le seul prix remis à l'issue du festival : le comiquement nommé Z'Bing d'Or, qui a été créé à l'occasion de cette quatrième édition des Coups de théâtre pour couronner « la production la plus innovatrice ».



Tempête. Sur la photo :
Erna van den Berg et
Peter Reyn. Photo :
Pan Sok.



Erna van den Berg dans
Vénétie. Photo : Pan Sok.

Tempête

Comment jeter un pont intelligent entre le théâtre, le conte et la télévision ? Ou comment raconter une histoire de brillante façon ? Il suffisait d'y penser. Ce que l'on ne peut montrer au théâtre, on le voit par l'intermédiaire du petit écran. Avec un minimum de moyens techniques – un décor simplement constitué d'une table, d'une chaise, d'un poste de télévision et de quelques menus accessoires – le metteur en scène hollandais Hans van den Boom a fait preuve de beaucoup d'imagination et de perspicacité. Apparemment, cela suffit pour capter notre attention et celle des enfants.

Lynda Burgoyne

Vénétie

Alors que dans *Tempête*, le grand petit Tom se faisait héros et sauveur de la jeune fille, dans *Vénétie* de la Compagnie Stella Den Haag, les rôles sont inversés : c'est la petite Paula qui tentera de sauver Tom, qui s'est perdu et est fait prisonnier dans la ville imaginaire. Les chants, en alternance avec les dialogues, permettent allègrement les allées et venues entre le réel et le merveilleux.

Lynda Burgoyne

Snowflake
Gale Lajoie (États-Unis)

Un sans-abri au tempérament de poète ou d'inventeur distrait : tel est le héros solitaire de ce spectacle sans paroles mais rempli de morceaux d'anthologie. Comment ne pas sourire et s'attendrir devant les efforts de Snowflake pour amuser la poupée abandonnée et triste qu'il vient d'adopter ? On sort de ce spectacle le cœur léger, sous le charme de ce théâtre de ruelle où l'exploration des émotions humaines est plus raffinée que dans bien des « grands spectacles »...

Patricia Belzil



Gale Lajoie.

Le Piano muet
Ensemble Clavivent (Québec)

Ce spectacle coloré et lumineux, parfait pour de jeunes enfants, allie les qualités d'une création musicale contemporaine et des contes québécois traditionnels. Modernité et folklore font ici bon ménage, autour d'une famille singulière, où un grand-père oublié ressurgit près d'un piano silencieux, grâce à l'opiniâtreté d'un petit garçon, désireux de faire revivre le passé. Tout est éclairé sur la scène ouverte : on observe à loisir les beaux instruments et les musiciens, qui écoutent à leur tour le narrateur animer l'histoire. Des ingrédients simples, des enchaînements adroits, des scènes rapides, entrecoupées de jonglerie, ce mélange des genres qu'est le conte musical laisse le souvenir d'une célébration réussie, d'un divertissement collectif et d'une joie communicative et légère, au service d'une enfance aimée.

Guyline Massoutre



Jacques Piperni (le narrateur). Photo : Marie Audet.

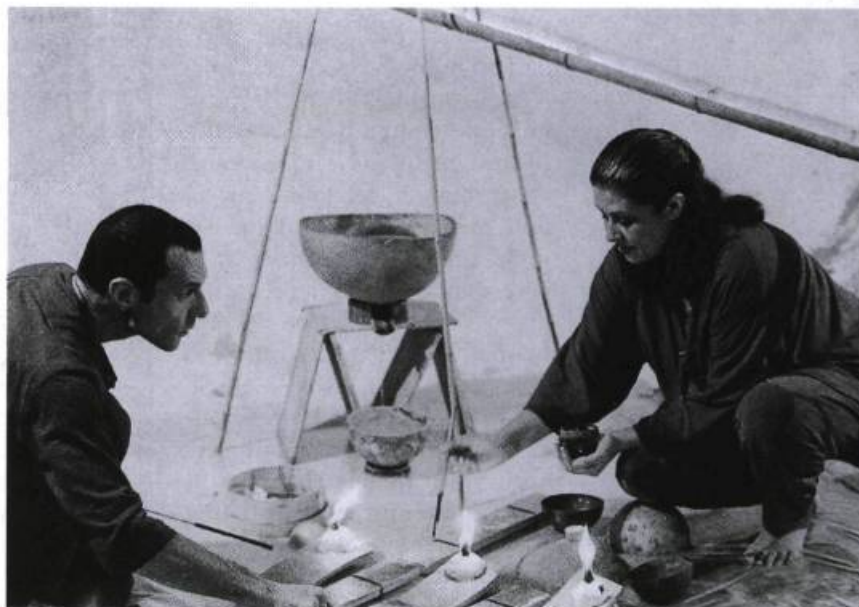
L'Air de l'eau

Théâtre Athénor (France) et Tam Teatro Musica (Italie)

Un spectacle pour les bébés de deux ans ? Cette curiosité m'a attirée, bien sûr, mais j'étais persuadée d'y voir, plutôt qu'une représentation théâtrale, une activité de garderie déguisée. Or, il n'en fut rien. Pendant une vingtaine de minutes, un homme et une femme, dans les limites d'un petit espace sablonneux, accomplissent une manière de rituel : transvidant méthodiquement du sable et de l'eau avec des gestes précis, ils semblent à la fois jouer et travailler... Sans échanger une seule parole, ils communiquent un état

— de calme, d'assurance, d'accomplissement. Avec leurs voix, ils inventent des sons, qui se mêlent aux bruits des matières manipulées. On pourra trouver cela un peu nouvel âge, mais c'est surtout apaisant, drôle et chaleureux. J'ai été ravie de voir s'établir, en une si courte séance, une complicité évidente entre les acteurs et les enfants, qui suivaient avec un silence respectueux, visiblement intrigués, peut-être envieux, les occupations de deux adultes s'affairant dans un carré de sable où ils auraient volontiers joué eux-mêmes de la pelle et du seau.

Patricia Belzil



Laurent Dupont et
Brigitte Lallier-
Maisonneuve.

Le monde est rond

Compagnie Françoise Pillet et Théâtre Athénor (France)

Oui, le monde est rond et roule et roule, comme cette voix qui nous enivre de mots et de sonorités, comme cette lumière, comme ce tapis de la vie qui semble ne jamais finir de se dérouler. Une comédienne, seule en scène, raconte, avec les modalités aussi multiples que singulières de la voix humaine, l'histoire de la petite Rose. Pure poésie.
Lynda Burgoyne



Brigitte Lallier-
Maisonneuve.

Le Baron de Munchausen

La Roulotte de la Ville de Montréal

Les anciens enfants, accompagnés des leurs, sont venus nombreux au parc Lafontaine en ce beau dimanche de juin, et pour cause : la Roulotte, fondée au début des années cinquante par Paul Buissonneau, reprenait du service pour la clôture du festival. Il y avait d'ailleurs trop de monde pour que tous apprécient les efforts des jeunes comédiens masqués. Le choix d'un texte aussi touffu, pour une représentation en plein air, n'était peut-être pas judicieux. Malheureusement pour moi, les répliques du Baron, sitôt sorties de sa bouche, se dispersaient dans l'été avant d'atteindre mon oreille pourtant bien tendue.

Patricia Belzil



Caroline Lavoie,
Mireille Brullemans et
Monique Gosselin.
Photo : Stéphanie
Kretschmer.

Noëlle en juillet
Théâtre le Clou (Québec)

Noëlle personnifie l'adolescente lucide qui parviendra à se défaire de l'emprise d'une mère porteuse des désillusions du monde adulte. Dans une atmosphère de sclérose sociale, la bataille est dure pour tous ces jeunes en mal de rêves qui tentent de faire surface. Quel rôle ingrat que ce personnage de Pitt Bull, sœur un peu débile de Noëlle, mais quelle performance de la part de Monique Gosselin, qui l'incarne ! Ce texte de Louise Bombardier est réaliste, mais surtout percutant. La mise en scène, en intégrant de multiples disciplines scéniques (vidéo, danse, chant) rend ce spectacle fort et intense.

Lynda Burgoyne

To the Bone !
Théâtre le Clou (Québec)

Avec *Noëlle en juillet* et cette version anglaise de *Jusqu'aux os !*, le Théâtre le Clou, jeune compagnie se consacrant au théâtre pour adolescents, était fort bien représenté. La pièce d'Alain Fournier, que le Clou avait créée en 1993 et qui était présentée ici dans une traduction de Bernard Lavoie, dénote une compréhension aigüe de l'adolescence, qui force l'admiration. Comme à la création, la mise en scène, où sont ingénieusement utilisés l'espace et les projections, était signée par Benoît Vermeulen, et les mêmes acteurs défendaient les rôles – si authentiques – de Toi, de Moi et d'Elle.
Patricia Belzil



Sylvain Scott, Caroline
Lavoie et Monique
Gosselin. Photo :
Stéphanie Kretzschmer.

L'Écho de la rivière
DynamO Théâtre (Québec)

La chorégraphie des comédiens-acrobates de DynamO Théâtre illustre bien les mouvements incessants et les accents profonds de la rivière, qui agit dans cette pièce comme principal moteur de l'action. Le défi que la troupe s'est imposé me semble bien surmonté car, en fait, ce très beau conte poétique se suffirait à lui-même. On le sait, la transposition des genres n'est jamais évidente : raconter une histoire au théâtre pose souvent des difficultés sur le plan scénique. Or, ces comédiens, ces athlètes plutôt, qui bondissent allègrement dans l'espace ou qui déploient leur corps sur la trampoline créent des effets visuels qui occupent notre regard, et bien qu'ils nous fassent parfois perdre le fil de la fable aux accents mythiques qui nous est dite, ils nous inspirent de belles émotions.

Lynda Burgoyne



Photo : Robert Etcheverry.

Félix

Compagnie du Sillage (France)



Photo : Isabelle Pinto.

Je ne suis pas une adepte de la danse. D'habitude cela m'ennuie, ou pis, cela m'agace. Pourtant, ce *Félix* m'a littéralement envoûtée. Sans doute la présence des enfants sur scène y est-elle pour quelque chose. Deux hommes et deux gamins évoluent dans un espace presque entièrement dénudé. Juste des corps et les mouvements de ces corps, grands et petits, suffisent à nous révéler de manière touchante les multiples facettes de l'univers masculin. Une tendresse particulière émane de ces petits bonshommes chargés d'incarner la naïveté aussi bien que la profondeur inhérentes à leur jeune âge. Mais c'est résolument dans leurs rapports avec les adultes qu'ils expriment le plus d'émotions.

Lynda Burgoyne

Rosemonde

Les Deux Mondes et les Coups de théâtre (Québec)

Au sortir de la représentation, j'avais envie de rencontrer Monique Rioux, la comédienne qui joue vingt-cinq rôles dans cette pièce. Calme, presque immobile, sereine, elle m'a semblé plus une femme qu'une interprète. Sa voix de conteuse, grondante ou rassurante, rouspéteuse ou roucouillante, démultipliée, m'a captivée. J'ai cru qu'elle racontait ses souvenirs du seul monde vrai qu'elle ait connu : une île invraisemblable, où les habitants ont escamoté la mort. Sur son visage mûr, j'ai vu se refléter Mamie et son Gontrand, la collection de vieux villageois pittoresques, la Mer et la Mort ; dans son giron, j'ai senti se presser une horde d'arrière-petits-enfants, pas encore nés. En attendant son improbable enfantement, il y avait place pour chacun de nous : Rosemonde nous avait adoptés.

Cette évidence m'a laissé un plaisir durable, même si la vie bloquée dans le ventre « démesurément grand » de Rosemonde est d'une stérilité un peu abracadabrante, dans cette fête des saisons, des marées et des centaines heureux. L'île, cette « illusion » du monde autarcique, ce paradis où l'audace du jeu défie la mort, permet aux vivants de resserrer leur connivence dans la fantaisie, lors de la maladie et du retour dans les grands cycles de la vie. À ce microcosme sympathique s'ajoute la présence énigmatique de Silvy Grenier, qui semble sortie des vagues et dont la merveilleuse voix, sur fond d'accordéon, ajoute une dose d'insolite et de poétique à ce solo emporté jusqu'aux portes de la verbigération.

Guylaine Massoutre



Monique Rioux
(Rosemonde). Photo :
Paul-Émile Rioux.

Stephen Lawson
(Vincenza). Photo :
Laura Astwood.



Far Away Home

Primus Theatre et Manitoba Children's Museum (Canada)

Voilà une habile et ingénieuse façon d'initier les enfants au monde du théâtre expérimental tout en les touchant dans leur imaginaire assoiffé d'étrangetés. Plutôt que de les maintenir installés sur un siège pendant une heure, cette troupe a choisi de les faire participer à l'action. Les spectateurs sont en effet invités à entrer et à circuler dans un village où les attendent de multiples personnages tous plus intrigants les uns que les autres. Marionnettes, masques et objets divers se transforment alors en créatures fabuleuses, qui ravissent les petits cœurs avides de sensations.

Lynda Burgoyne